

Bulletin de la Société historique de Bellechasse, C.P. 96, Saint-Lazare (Qué.)  
GOR 3J0 Vol. 11 No 1 En kiosque : 3,75 \$

Hiver 1999

***Un médecin de  
campagne hors de  
l'ordinaire***



**DOCTEUR J.A.N. CHABOT**  
1874-1972

: Au fil des ans =====Hiver 1999 =

### **Table des matières**

Mot de la rédaction	3
Nouvelles de la SHB	4
Assemblée générale annuelle de la SHB	5
Chantiers jeunesse	6
Douce souvenance	8
Un artisan de notre siècle	10
Docteur J. A. N. Chabot, 1874-1972	11
La sagesse des habitants de Bellechasse	18
La mardi gras, c'était la fête	21
La mi-carême	22
Le traité de Webster-Ashburton	24
Bellechasse tiré de l'oubli	27
Bref coup d'œil sur les revues	30

### **Mot de la rédaction**

Par Charles-Henri Bélanger

**V**oici le premier numéro, celui d'hiver, de cette dernière année de ce siècle qui s'achève. En 1998, nos collaborations ont été nombreuses et intéressantes. Elles le seront sans doute aussi en 1999.

Le tournant du siècle va en inspirer plusieurs. Tellement de changements sont apparus depuis l'année 1900, ne serait-ce que depuis les années trente, aux plans religieux, familial, social, éducationnel, vestimentaire, agricole, industriel, scientifique, etc.

Ces changements ne pourraient-ils pas servir de ligne directrice, d'inspiration à de nombreux articles qui valoriseraient nos trois dernières parutions d'**Au fil des ans de l'année 1999** ?

Il y aurait de quoi rédiger des dizaines, des centaines de longs articles. Aussi nous vous invitons à brimer un peu vos talents, à vous limiter à trois ou quatre pages tout au plus, photos comprises, afin d'accueillir dans notre publication le plus grand nombre possible d'entre vous.

Par exemple, le prochain numéro, celui du printemps, de juin, sans être thématique, offre une dizaine de pages à ceux et celles qui veulent parler de mariages : de fréquentations, de lettres d'amour, de grande demande, de fiançailles, de trousseau, de tenues vestimentaires, de cérémonie nuptiale à l'église, de noces à la maison familiale.

Il est bien possible toutefois que le manque d'espace nous empêche de publier tous les articles qu'on nous fera parvenir. Un comité alors, à l'aide de critères, se verra confier la difficile tâche d'arrêter des choix.

**JOYEUSES PÂQUES**

===== Au fil des ans =====----- Hiver 1999

### **Nouvelles de la SHB**

**Par** Léopold Duquette

#### **Nouveaux membres individuels**

0440- Henri-Paul Bélanger, Saint-Damien  
0444- Léopold Audet, Saint-Anselme  
0447- Paul Beaudoin, Saint-Raphael  
0448- Jacques Pinel, Saint-Damien

#### **Nouveaux membres « famille »**

0439- Bernadette Leblond, Saint-Lazare  
0443- Marcel Leblond, Saint-Lazare  
0441- Jocelyne Bergeron, Sainte-claire  
0442- Réjean Fauchon, Sainte-Claire  
0445- Marie-Antoine Grégoire, Saint-Damien  
0446- Lucien Grégoire, Saint-Damien

#### **Dons en argent ;**

500 \$ Claude Lachance, député de Bellechasse à l'Assemblée nationale.  
500 \$ André Gaulin, ex-député de Taschereau à l'Assemblée nationale.

#### **Dons de volumes ;**

**GINGRAS , Raymond**, Charles Gingras et Françoise Amiot, Biographie des ancêtres et descendance (5 générations), Québec, Édition Raymond Gingras, 1992, 95 p. Cote :1-14 Gingras

**La Bibliothèque Benoît-Lacroix de Saint-Michel de Bellechasse** : 5 volumes intitulés :

1. *Programme Souvenir*, 10e anniversaire de Saint-Norbert de Mont-Brun, 1936-1946.
2. Cahier d'Histoire , *Le village de Château-Richer*, 1640-1870. (Raymond Gariépy)
3. *Chéticamp* : Histoire et Traditions acadiennes.
4. *Dictionnaire historique et géographique des paroisses, missions et municipalités de la - province de Québec*. (Hormidas Magnan)
5. *Ma paroisse, Saint-Jean-Port-Joly*. (Gérard Ouellet)

**La Bibliothèque généalogique Femand-Breton** est maintenant à votre disposition à la Bibliothèque Luc Lacourcière de Beaumont, du 15 février 1999 au 20 décembre 1999.

**Heures d'ouverture** ; Dimanche: 9h30 à 11 h30

Du lundi au vendredi inclusivement : 9h30 à 16h30

Le mardi soir: 19h00 à 21h00

Les nombreuses heures d'ouverture vous permettront sans doute de vous adonner à vos recherches en généalogie et même de les terminer.

**Lieu** : 64, chemin du Domaine , Beaumont. **Tél.** 418-837-2658

**Courrier électronique** : .bibl.l.lacourciere@sympatico.ca

### **Saint-Charles de Bellechasse fête en 1999, ses 250 ans.**

Le 24 juin prochain, à la Saint-Jean, une monographie de Saint-Charles sera mise en vente.

#### **Vient de paraître**

**DICTIONNAIRE HISTORIQUE DU FRANÇAIS QUÉBÉCOIS**  
PRÉPARÉ SOUS LA DIRECTION DE CLAUDE POIRIER  
PAR L'ÉQUIPE DU TLFQ,  
LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL  
(TLFQ:DICTIONNAIRE HISTORIQUE DU FRANÇAIS QUÉBÉCOIS)

: Au fil des ans ==

== Hiver 1999 =====

### **ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE DE LA SHB**

Par la présente, vous êtes convoqués à l'Assemblée générale annuelle des membres de la Société historique de Bellechasse, qui aura lieu le dimanche 2 mai 1999, à 13 h 30, au complexe municipal de Saint-Nérée (1990, me Principale).

#### **ORDRE DU JOUR**

Par André Beaudoin

1. Constatation du quorum (minimum de 12 membres en règle) et ouverture de l'assemblée.
2. Lecture et adoption de l'ordre du jour.
3. Mot de bienvenue du président de la Société historique.
4. Nomination d'un président et d'un secrétaire d'assemblée.
5. Lecture et adoption du procès-verbal de l'assemblée générale du 19 avril 1998, à Saint-Malachie.
6. Lecture et adoption des états financiers du dernier exercice.
7. Nomination d'un vérificateur pour 1999.
8. Rapport du président sur les activités réalisées en 1998 et sur les activités prévues en 1999.
9. Ratification des décisions prises par le conseil d'administration en 1998.
10. Élection ou renouvellement des administrateurs et remerciements aux administrateurs sortants (s'il y a lieu).
11. Divers.
12. Levée de l'assemblée.

\_\_\_\_\_  
Par Jean-François Caron

Ce n'est pas pour vous mettre de la pression (il y a mon nez qui allonge), mais votre présence ferait le plus grand bien à vos administrateurs. Après tout, vous avez si peu souvent l'occasion de leur signaler votre appréciation et si peu souvent l'occasion de vous manifester activement dans votre Société historique de Bellechasse.

**Profitez également de l'occasion pour découvrir ou redécouvrir Saint-Nérée. C'est une belle paroisse, sous-représentée dans notre organisme. Peut-être que ce sera l'occasion d'y recruter de nouveaux membres.**

Les profiteurs que vous êtes (et vous faites bien de l'être) seront certainement attirés par les extra suivants à l'assemblée générale :

- tirage d'intéressants prix de présence ;
- séance de projection du film « Les eaux mortes », relatant le conflit des cimetières de Saint-Léon de Standon au cours des années 1940 ;
- visite historique guidée de Saint-Nérée.

Tout membre intéressé à postuler au conseil d'administration peut nous le faire savoir au préalable, par écrit, à Case postale 96, Saint-Lazare, GOR 3J0. Bien entendu, vous pourrez aussi postuler au conseil d'administration, sans préavis, en cours d'assemblée. Nous ne vous tiendrons aucunement rigueur d'une simple présence, sans intérêt à siéger au CA. Nous vous aimons trop pour cela.

Au fil des ans

:== Hiver 1999 =====

**CHANTIERS JEUNESSE DÉCERNE UNE PLAQUE « COUP DE CŒUR » À LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE BELLECHASSE.**

Par Fernand Breton

Dans le cadre de sa campagne de financement, Chantiers jeunesse organise annuellement, depuis 1997, un déjeuner-bénéfice. Pour la première fois, en cette année 1998, il a décerné le PRIX **CHANTIERS JEUNESSE** à un organisme sans but lucratif qui s'est démarqué dans son engagement social et éducatif envers des jeunes qui ont participé à la réalisation d'un chantier.

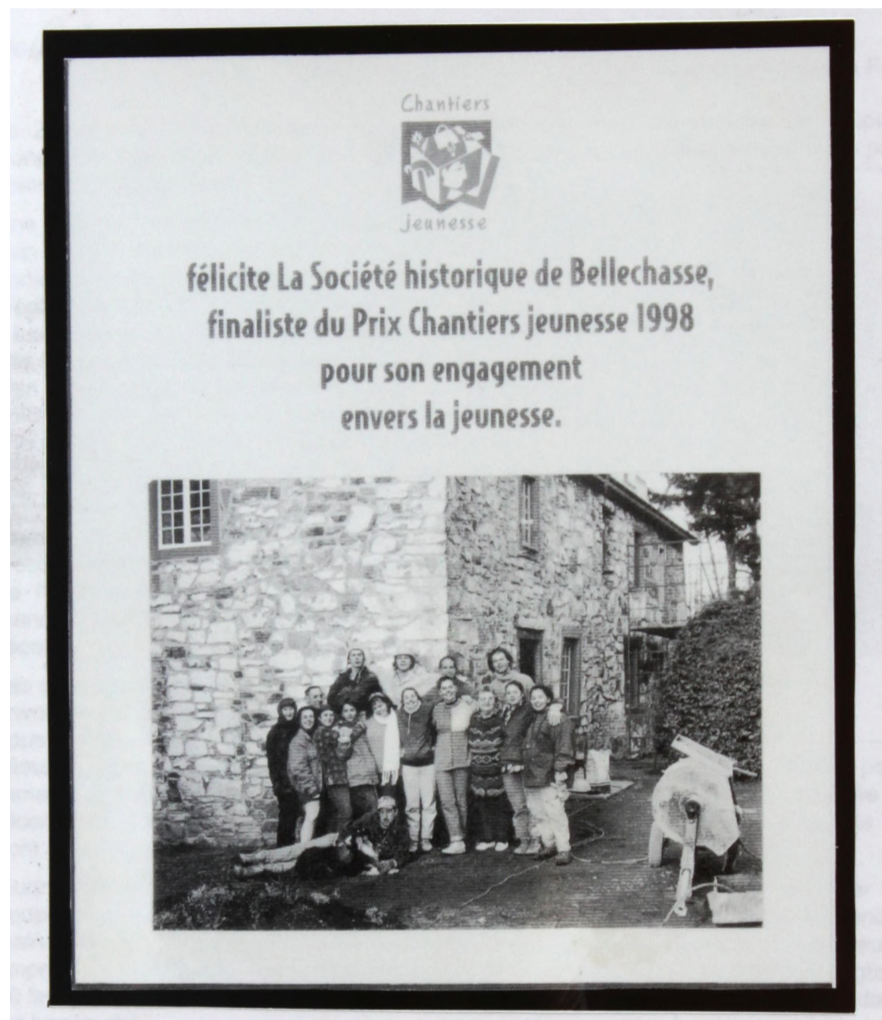
Le dernier déjeuner-bénéfice a eu lieu à Montréal, le 16 octobre dernier. Notre société d'histoire fut invitée, tout particulièrement, car elle était mise en nomination pour l'obtention de ce prix. A la demande de notre président, monsieur Jean-François Caron, j'ai eu le plaisir de représenter notre société, à la table d'honneur, lors de ce déjeuner-bénéfice.

Après le mot de bienvenue et le petit déjeuner, le ministre des Affaires municipales, monsieur Rémy Trudel, a dévoilé le nom des trois organismes d'accueil mis en nomination par les membres du jury de sélection, à savoir: LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE BELLECHASSE - LA VILLE DE SAINTE-THÉRÈSE - ET LES SENTIERS DE L'ESTRIE.

Le hasard a voulu que le prix chantiers jeunesse soit décerné à la ville de Sainte-Thérèse. La Société historique de Bellechasse et les Sentiers de l'Estrie se sont vu remettre une plaque souvenir « COUP DE COEUR ».



Monsieur Fernand Breton, représentant de la Société historique de Bellechasse ;  
Mmes Josée Beaudin, présidente de Chantiers-Jeunesse et Lucie Mager, des Sentiers de l'Estrie



Après que le maire de la ville de Sainte-Thérèse, monsieur Elie Fallut, lauréat du prix, eut remercié Chantiers Jeunesse, monsieur G.-André Petit, un des vice-présidents de la banque C.I.B.C., nous a livré une conférence traitant de la fusion de certaines banques.

Ce déjeuner-bénéfice fut un véritable succès : plus de deux cent quarante convives y ont assisté ! Félicitations à la direction de CHANTIERS JEUNESSE, à toute l'équipe qui a fait une réussite de cette activité.

===== Au fil des ans

Hiver 1999 =====

### ***Douce souvenance***

par Rose-Yvonne Roy

Le 24 octobre 1929, la grande maison du Bord de l'eau est remplie de soupirs, d'angoisse, mais aussi d'espérance. Enfin, à 21 heures, naît un gros garçon, il se prénommera Paul-Armand.

Une journée bien difficile pour notre chère maman. Je me souviens de cette naissance bien particulière. Au matin, maman file la laine pour tricoter les bas de sa marmaille et étend ses « fusées » sur le bras de la galerie. Après dîner, elle se rend vérifier le séchage de la laine. Soudain, le plancher de la galerie cède sous son poids et elle se retrouve dans une bien fâcheuse position. Témoin de la scène, je cours chercher papa, qui s'empresse de la dégager avec mille précautions.

Maman n'est pas blessée, mais couverte d'ecchymoses et suite à ce choc, les douleurs de l'enfantement débutent. Ma mère me demande d'avertir la voisine en me rendant à l'école.

Les accouchements se passent à la maison. On envoie les enfants chez la parenté. Cette fois, nous sommes accueillis par l'oncle Edgar Lemieux au Faubourg, (aujourd'hui le Verger Corriveau). Papa se rend au Rocher pour ramener grand-maman Lecompte à la maison. La future maman est bien entourée et réconfortée. La naissance se passera bien. Inutile de vous dire que les chapelets se sont succédé pendant ces longues heures d'attente.

Quand tout est rétabli, les enfants reviennent à la maison, heureux d'y retrouver un poupon, qui deviendra vite un compagnon de jeu. Le « compérage » a lieu de lendemain. Tirés à quatre épingles, le père et l'enfant, le parrain, la marraine et la porteuse empruntent la voiture la mieux astiquée et le plus beau cheval pour se rendre à l'église, où les attend le curé Herménégilde Roger. Tante Alexandrine et oncle Arthur sont dans les honneurs.

Étant l'aînée, je berce et je cajole ce petit frère et aussi le console et le soigne, quand il s'écorche les genoux. Paul-Armand est un enfant actif et débrouillard, déjà chef de file, ses frères l'appellent « le boss », il sait diriger la troupe aux jeux ou au travail. Tous s'amuse en l'imaginant battre le grain au moyen de la moissonneuse improvisée par des chaises renversées. Il ramasse aussi des morceaux de bois et des clous et, sur la marche de ciment qui lui sert d'établi, il fabrique des chefs-d'oeuvre. A quatre ou cinq ans tout est matière à l'émerveillement.



Paul-Armand Roy  
Saint-Vallier  
1929-1998

Au fil des ans ===== hiver 1999 =====

Comme pour la plupart des enfants, l'école n'est pas son lieu de prédilection. Il y va plutôt à reculons. Vers l'âge de six ans, ses parents lui font confiance et lui donnent la responsabilité de conduire ses frères et soeurs à l'école en berline. Les jeunes chaudement installés dans la voiture, il marche près du cheval, le tenant fermement par la bride. Il assume ses devoirs.

Le travail de la ferme requiert plus de bras ; avec fierté Paul-Armand seconde papa, mais, il aime toujours travailler le bois. Je me rappelle les jolis canards que nous plaçons sur la machine à coudre. Les ciseaux forment le bec, des ailes de velours pour piquer les épingles et une rondelle de bois avec des clous coupés pour fixer les fuseaux de fil, le tout, peint en blanc. Un objet pratique et mignon, qui n'aurait pas déparé une exposition d'artisanat. Malheureusement, ils se sont envolés, les petits canards blancs. Pour les fêtes, il va bûcher sur la Côte et fabrique des centres de table en bouleau, de jolies bûches décorées de cocottes de pin et trouées pour placer les chandeliers rouges. Je conserve précieusement ma ravissante bûche de bouleau.

À 18 ans, Paul-Armand veut construire un atelier, il désire s'éloigner de sa paroisse. Mais papa souhaite le voir s'établir à Saint-Vallier ; il lui dit ; « Je vais t'aider. » Sur le boisé ancestral, notre père et oncle Gabriel bûchent le bois nécessaire à la construction de la première boutique, sise à l'entrée est du village.

La vie continue. Il épouse Raymonde et dans leur foyer chaleureux grandissent quatre fils et filles. Raymonde est une épouse aimante et une excellente collaboratrice et administratrice.

Aujourd'hui, quand je regarde la vaste entreprise Roy & Breton, je n'arrive pas à croire que c'est notre petit frère qui a créé cela. Il demeurera à jamais dans nos coeurs.

De touchants souvenirs, qu'il est doux de partager. Au revoir frérot, nous sommes fiers de toi.





Au fil des ans ===== Hiver 1999 =====

### **Un artisan de notre siècle**

par Yolande Tanguay

Le 24 octobre 1998, à Saint-Raphael, monsieur Léger Lacroix a fêté son centième anniversaire de naissance. Deuxième d'une famille de cinq enfants, monsieur Lacroix est né à Saint-Vallier et a été baptisé à Saint-Raphael, le lendemain de sa naissance.

Il a épousé Amarylise Therrien et huit enfants sont issus de ce mariage. Au cours de sa vie active, M. Lacroix a exploité une petite ferme à Saint-Vallier (chemin Valliéville), opéré une boutique à bois dans laquelle il fabriquait avec l'aide de ses enfants des chaises, portes et fenêtres, sieghs, balançoires, etc. Il s'est aussi adonné à la construction, se spécialisant dans l'érection de granges et de bâtiments agricoles.

À sa retraite à 63 ans, il s'est retiré à Saint-Raphael. Toujours alerte et l'esprit vif, M. Lacroix habite la Maison des Aînés, cette habitation qu'il a emménagé en 1963. Il aime encore jouer aux cartes, chanter des airs de sa jeunesse comme le Petit Titanic ou le Petit Magasin.



Félicitations à monsieur Lacroix, Monsieur Léger Lacroix a célébré le 24 octobre 1998, son 100e anniversaire de naissance.

#### **Liste des centenaires de Saint-Vallier 1713-1975** Compilation de Rosaire Saint-Pierre

1. Rhéaume René	100	1768	
2. Garand Geneviève	102	1837	Trois au 18e siècle
3. Laflamme Geneviève	100	1814	
4. Laverdière Desneiges	102	1970	Trois au 19e siècle
5. Morissette Marie-Anne	105	1785	
6. Toussaint Geneviève	104	1819	Un au 20e siècle
7. Cartois Henriette	100	1729	

===== Au fil des ans =====

=== Hiver 1999 =====

### **Docteur J. A.N.Chabot, 1874-1972**

Par Ivan Méthot, ing.

Président de la Société du patrimoine de Sainte-Claire

Le 7 juin 1898, le jour de son 24<sup>e</sup> anniversaire de naissance, l'Université Laval décernait son diplôme de « docteur en médecine » à un jeune homme de Sainte-Claire de Dorchester qui avait pour nom Joseph Arthur Noé Chabot. Le dernier d'une famille de 11 enfants, son père avait décidé de lui faire poursuivre des études, ne pouvant, comme pour ses autres fils, l'établir sur une ferme parce qu'il était allergique au trèfle !

C'est ainsi qu'après ses études primaires à l'école de rang de Sainte-Claire, il poursuivit ses études à l'École Normale, à Québec, puis au Collège Bishop, maintenant l'Université Bishop, de Lennoxville. À 20 ans, il entra à l'Université Laval, à la faculté de médecine, qu'il fréquenta de 1894 à 1898.

Pendant deux ans, il a fait la garde la nuit, à l'Hôtel-Dieu de Québec, logé, nourri, mais sans salaire, pour avoir la chance de travailler avec les « patrons » du temps, les Drs Catellier, Ahem, Paquet, Marois, Brochu, Vallée. Il est ainsi devenu, par la force des choses, le premier interne issu de l'Hôtel-Dieu de Québec.

Dans ses quelque 70 années de pratique, le Dr Chabot a été médecin généraliste, chirurgien, obstétricien, dentiste et pharmacien. On dit qu'il a fait au-delà de 7,000 accouchements dans ce qui était alors les comtés de Dorchester et de Bellechasse. Pendant plusieurs années, il a été le doyen des médecins en pratique au Canada.

Il était le seul médecin dans bien grand, et chez plusieurs familles, on se souvient encore de son dévouement, de sa bonté. Il desservait les paroisses d'alentour, Saint-Malachie, Saint-Gervais, Honfleur, Saint-Léon et Saint-Lazare où il a tenu bureau pendant toute sa pratique active, à tous les mardis. Pendant longtemps, il a aussi fait du bureau à Sainte-Hénédine. Il se rendait même à Saint-Philémon et au Rosaire. En hiver, il changeait d'attelage au 8<sup>e</sup> rang de Saint-Lazare, chez monsieur Louis Chabot, qui lui prêtait son cheval pendant que le sien se reposait jusqu'au retour de son maître.

C'était un homme profondément religieux qui vouait une dévotion particulière au Sacré-Coeur et aux Saints Martyrs canadiens. À son décès, on a retrouvé dans sa poche de pantalon une médaille à leur effigie tellement usée qu'on y distinguait à peine une gravure.

On raconte qu'au début de sa carrière, il fut atteint des fièvres typhoïdes après avoir bu de l'eau contaminée. Il fut traité par ses confrères de Québec qui finalement lui conseillèrent de retourner dans son patelin pour y mourir. C'est alors que sa femme et ses filles aînées entreprirent une neuvaine au Sacré-Coeur et que lui fit le voeu, s'il était guéri, de se confesser et de communier à tous les premiers vendredis du mois, pour le reste de sa vie. Et il tint promesse.



Docteur Chabot,  
à la porte de son bureau,  
sa trousse à la main, Août 1929

===== Au fil des ans =====-----Hiver 1999

À preuve, il est décédé le 4 février 1972, le premier vendredi du mois de février, après avoir reçu la visite de son confesseur, un jésuite, qui l'avait confessé et fait communier.

Il a fondé la Caisse populaire de Sainte-Claire, en 1912. M. Alphonse Desjardins est lui-même venu à Sainte-Claire à cette occasion. Il en a présidé le conseil d'administration pendant 50 ans, soit jusqu'en 1962, alors qu'il a passé le flambeau à d'autres.

Voici d'ailleurs comment l'Action Sociale du 9 octobre 1912 relatait cet événement dans sa rubrique « Courriers de la Province » : *Mardi, 1er octobre, a été fondée en cette paroisse une Caisse Populaire. Malgré un temps pluvieux et le mauvais état des chemins, un bon nombre de paroissiens s'étaient rendus à l'invitation que leur avait faite M. le curé, le dimanche précédent. Aussi n'ont-ils pas eu à regretter la peine qu'ils s'étaient donnée, car ils ont pu entendre expliquer le fonctionnement et les bienfaits des caisses rurales par M. Alphonse Desjardins, l'infatigable apôtre de cette oeuvre éminemment sociale et patriotique.*

*L'assemblée eut lieu sous la présidence de M. le curé. Notre digne pasteur était heureux de fournir l'occasion à M. Alphonse Desjardins de doter la paroisse de Sainte-Claire d'une Caisse Populaire du genre de celles dont on dit tant de bien partout où elles ont été fondées.*

*Tous ont compris le grand avantage de ces organisations aux explications claires et précises que leur a données l'éminent conférencier Aussi, après la conférence, à la demande qu'a faite celui-ci à ses auditeurs, s'ils désiraient établir une Caisse dans leur paroisse, tous ont-ils été unanimes à répondre en s'enrôlant comme sociétaires.*

*On procéda ensuite à l'élection des officiers. Furent élus patron et président d'honneur: Mgr LN. Bégin archevêque de Québec et M. Alphonse Desjardins, fondateurs des Caisses Populaires.*

*Pour la commission d'administration : MM. le docteur J. A. N. Chabot, président, Joseph Chouinard, vice-président, Anselme Chabot, secrétaire, Eugène Gagnon et Joseph Fortin, directeurs.*

*Pour la commission de crédit : MM. Joseph Fournier, président, François-Xavier Chabot et Octave Côté.*

*Pour la commission de surveillance, M. l'abbé J. H. Fréchette, président, MM. François Morin et Joseph Chabot".*

Pendant 30 ans, il a été le médecin attitré de la Congrégation des Soeurs de Notre-Dame du Perpétuel-Secours de Saint-Damien. C'est d'ailleurs à lui que les religieuses se sont adressées quand il s'est agi de prélever le coeur de son ami, l'abbé Joseph-Onésime Brousseau, fondateur de la communauté, afin de le conserver dans le mémorial en l'honneur du fondateur, à la Maison mère de Saint-Damien.

Au printemps de 1924, il a fait construire la maison qui existe toujours au 108, rue Principale, dans le village de Sainte-Claire. C'est l'architecte Jos-P. Ouellet (1871-1959), un confrère d'université, qui en a dressé les plans. La construction a été réalisée par des artisans de Sainte-Claire et des environs. Parmi ceux-ci, il faut nommer M. Cyrille Côté, son fils et ses neveux pour la menuiserie, un monsieur Royer pour la maçonnerie, et un monsieur Couture et son fils, de Saint-Damien, pour la ferblanterie et la tôlerie.

===== 12 =====

===== Au fil des ans =====

===== Hiver 1999 =



Maison du Docteur J.A.N. Chabot (1874-1972)  
108, rue Principale. Ste-Claire

Son architecte n'était pas lui non plus un deux de pique. Il a signé les plans d'un grand nombre d'églises dans la province de Québec, comme par exemple, l'église de Saint-Charles de Limoilou, en 1917, et celle de Saint-Félicien, en 1913. Il a également dessiné plusieurs édifices publics, mais seulement huit résidences privées, dont celle du Dr Chabot. Architecte officiel du diocèse de Québec, l'architecte Ouellet est cité dans de nombreux volumes traitant de l'architecture québécoise.

La résidence du Dr Chabot est une maison très bien conservée, située dans un entourage qui constitue le patrimoine bâti du village de Sainte-Claire. À l'intérieur, tout est demeuré comme au temps du docteur, c'est-à-dire une maison cossue, meublée d'époque, avec le bureau, la salle d'attente, les instruments médicaux du temps, sa bibliothèque, sa pipe et son pot à tabac. L'armoire à médicaments qui se trouve dans son bureau a été fabriquée par son voisin, monsieur Eugène Prévost, du temps où il fabriquait des meubles avant de s'attaquer à la fabrication d'autocars. Pour les férus d'histoire, pour les amateurs d'antiquités et les nostalgiques du patrimoine, c'est un régal que de visiter cette belle demeure.

Elle témoigne d'une époque révolue et d'un médecin de campagne qui n'a pas son pareil. On est bien loin du virage ambulatoire !

**JOYEUSES PÂQUES**



### **Anecdotes**

#### **La petite chirurgie**

Comme il le rappelait lui-même dans une entrevue à C.B.V.T.-canal 11, le 6 avril 1968, le Dr Chabot a débuté sa carrière à Sainte-Claire en juillet 1900. Il ne savait pas à quoi s'attendre, comme médecin de campagne, quand il a décidé de répondre affirmativement à la petite délégation de gens de Sainte-Claire venus lui demander de prendre la relève du Dr Ouellet, très gravement malade. De son propre aveu, il a trouvé le jeu dur.

Il fallait tout faire : médecin, chirurgien, obstétricien, dentiste et pharmacien. Il n'avait pas les moyens d'aujourd'hui. Il n'y avait que l'Hôtel-Dieu de Québec et le Jeffrey-Hale à Québec ; l'Hôtel-Dieu de Lévis débutait et il n'était pas encore organisé. Les distances étaient grandes et les chemins pas très bons. L'hiver, les routes étaient fermées, et la plupart du temps le seul moyen pratique pour transporter un malade était le train.

Bien souvent, il a dû se débrouiller avec les moyens du bord. Au début de sa carrière, il a dû faire beaucoup de petite chirurgie. Son expérience de deux années, comme interne des plus grands chirurgiens de l'Hôtel-Dieu le servait à merveille. Il le reconnaît lui-même : « J'aimais ça parce que j'avais eu une bonne école ; sans ça, j'aurais été en peine. J'avais tout vu faire ces choses à l'Hôtel-Dieu. »

Un jour, il fut appelé à Saint-Malachie, où un jeune garçon du nom de Quigley, âgé d'une douzaine d'années, s'était complètement ouvert le genou en sautant une clôture. Il était tombé sur

: Au fil des ans ===== Hiver 1999 ■

une vieille faux. Après discussion avec le père, et comme il n'était pas question de le transporter à l'hôpital, il a décidé « d'arranger ça ». Il a bien désinfecté le genou, a recousu les veines et les tendons et fermé la plaie. Heureusement, le jeune garçon n'a pas fait d'infection, car il aurait alors fallu l'amputer. Il s'est bien rétabli, n'était pas infirme du tout et sa jambe pliait bien. Il a vécu jusqu'à 80 ans.

C'est ce qui a fait son entrée à Saint-Malachie !

Il raconte qu'une nuit, il a été appelé en consultation par son voisin de Sainte-Hénédine, le Dr A. Morissette. Une de ses patientes souffrait d'une hernie étranglée. Il avait essayé de la réduire, mais sans succès, car elle était trop avancée. C'était en hiver, il n'y avait pas de chemins, et le train ne passerait que le lendemain seulement.  
« Si on ne fait rien pour elle, c'est certain qu'elle va mourir » dit le Dr Chabot à son confrère.  
« Endors-la comme il faut, on va l'opérer. » Il a préparé un champ opératoire en trempant des serviettes dans une solution de bichlorure, s'est lavé et brossé les mains, et il l'a opérée, dans son lit. La malade fut sauvée, et elle vécut encore 25 ans.

Il a fait beaucoup d'interventions pendant la construction de la ligne du Transcontinental. Il y eut beaucoup de blessures par le dynamitage de bien des crans de roc pour faciliter la construction de la voie ferrée.

#### ***A propos de la grippe espagnole***

Le Dr Chabot a été aux premières lignes à cette époque tragique de l'histoire du Québec. Il travaillait jour et nuit pour arriver à soigner tous les malades qui avaient recours à ses soins. Il paraît qu'il a été quinze jours sans se déshabiller.

Au retour de Saint-Malachie, où il était allé faire des visites, en arrivant aux quatre chemins près de chez lui, il a aperçu une rangée de voitures de chaque côté de la rue Principale, jusqu'au haut de la côte. Après une heure de consultations, il est sorti de son bureau et a déclaré aux personnes qui attendaient encore : « Il faut que je donne un peu, sinon je risque de vous empoisonner. Retournez chez vous, et dans une couple d'heures, je vais descendre sur un côté de la rivière, traverser à gué dans le bas de la paroisse, et revenir sur l'autre côté. Partout où il y a une personne malade, laissez un fanal allumé au pied de la montée, et j'arrêterai. » Le dimanche suivant, au prône, le curé donnait cette même directive à tous les paroissiens !

Alors on voyait le Dr Chabot et son fidèle compagnon attelé à sa voiture partir, après le souper, faire le tour de la paroisse et prodiguer ses soins aux malades qui en avaient besoin. Le vicaire accompagnait souvent, car il fallait soigner les âmes autant que les corps. Assez souvent, il se rendait aussi dans les paroisses voisines.

Les gens tombaient comme des mouches, même les personnes les plus fortes et les plus costaudes. À Sainte-Claire seulement, il y eut 26 décès attribuables à la grippe espagnole. On raconte que le Dr Chabot avait dit au boulanger, monsieur Apollinaire Roy, venu le consulter, d'aller se mettre au lit, chez lui, et de prendre des médicaments, parce qu'il allait mourir. Il refusa, préférant aller « finir sa tournée de pains » ; le lendemain, il était mort. La jeune fille du marchand général, Éva Lacasse, fut atteinte elle aussi. Malgré qu'on l'ait enroulée dans des couvertures glacées pour faire baisser la fièvre, elle rendait l'âme le lendemain, à l'âge de 22 ans.

: Au fil des ans ==

== Hiver 1999

Même la femme du docteur en fut atteinte, mais heureusement elle s'en remit Pour sa part, le Dr Chabot passa à travers sans encombre ; on peut penser que l'habitude qu'il avait de porter sur lui un morceau de camphre ne fut pas étrangère à ce fait.



Le Docteur Chabot devant sa 1er maison, en 1910.

La partie avant a été déplacée ailleurs pour faire place à l'actuelle maison sise au 108, rue Principale.

La partie arrière subsiste toujours.

#### Le tabac

Le Dr Chabot a fumé toute sa vie, la pipe seulement. Il fumait son cigare traditionnel, une fois seulement dans l'année, soit au jour de l'An. En hiver, lorsqu'il partait en carriole, et parce que sa pipe s'éteignait au vent, il prenait une pincée de tabac dans son pot à tabac et se la mettait dans la bouche, au grand déplaisir de ses filles.

A chaque automne, il était de tradition de faire la corvée du hachage du tabac. Un bon samedi, le Dr Chabot réunissait certains de ses voisins, notamment M. Joseph Fournier, M. Fortunat Langlois, le frère de Mgr J.-Alfred Langlois, ses frères Edmond et Joseph Chabot. Chacun apportait son tabac en feuilles qu'il cultivait ou achetait chez le marchand général ; il se faisait de savants mélanges à base de Rose Quesnel, de canadien fort et du Grand Rouge. Il y avait même des produits d'importation ; à preuve, ce baril de bois avec l'étampe de « Sail » retrouvé au grenier de la maison.

Avec une telle quantité de tabac à hacher, pas question d'utiliser le hache-tabac conventionnel, constitué d'une lame tranchante qu'on rabattait sur une planche en bois franc. On peut encore admirer le hachoir construit par un artisan de Honfleur, constitué d'un cylindre porteur de plusieurs couteaux tranchants, entraîné par un engrenage lui-même actionné par une manivelle. Il suffisait de présenter la « main » de tabac à la gueule du cylindre, de tourner rapidement la manivelle et de recueillir le tabac haché dans le tiroir situé sous le cylindre. La vitesse d'alimentation de la main de tabac et la vitesse de rotation de la manivelle déterminaient la finesse du tabac. Cet appareil unique est peint d'un rouge vif, avec un filet décoratif noir, portant fièrement l'inscription ;

C. CHABOT  
HONFLEUR

: Au fil des ans ===

== Hiver 1999:

### Les chevaux

Derrière la maison du Dr Chabot se trouve une petite écurie qui abritait deux chevaux, les harnais, une carriole et un boghei. Le médecin avait son homme de cour et parfois il se faisait conduire par un charretier. Mais la plupart du temps, surtout au début de sa carrière, il conduisait lui-même ses chevaux ; souvent, au retour d'une visite à un malade ou après un accouchement, il se passait les guides autour du cou, s'endormait, et son cheval le ramenait à la maison. Les gens trouvaient rassurant d'apercevoir sa longue silhouette bien emmitouffée dans son « capot », son casque et ses mitaines en peau d'ours, tenant son fouet de la main gauche.

Tous les mardis, le Dr Chabot faisait du bureau à Saint-Lazare. En partant de chez lui, il devait tourner à gauche, aux quatre chemins, pour s'engager sur la rue de l'Église. Son cheval refusait de tourner à gauche directement. Il devait absolument faire le tour du « criard » érigé sur le coin du terrain de l'église avant de prendre la direction de Saint-Lazare.

Il a perdu son petit cheval canadien de façon tragique, et il en a parié longtemps après. Il était allé visiter une malade dans une paroisse voisine et, une fois rendu devant la maison, il avait dit au mari venu à sa rencontre ; « Attache le solidement, car il n'attend pas aux portes. » Quelle ne fut pas sa stupéfaction, après sa visite à la patiente, de retrouver son cheval, mort, dans une mare de sang. Il avait été attaché avec les cordeaux à un piquet planté devant la maison, piquet qui servait à faire sécher la chaudière à lait une fois le train fini. Comme ce piquet n'était pas planté solidement dans le sol, le cheval avait donné un brusque coup de tête, et le piquet s'était enfoncé dans le poitrail de l'animal qui était mort au bout de son sang.

L'hiver, les cultivateurs traçaient des sentiers pour sortir le bois et l'acheminer aux moulins à scie par ces raccourcis que le docteur empruntait lui aussi, avec les risques que cela comportait, car il voyageait souvent de nuit. Après une bordée de neige fraîche, il lui arrivait de perdre la route et de s'enliser dans la neige profonde et de renverser sa carriole ou bien de s'embourber. Comme il avait des chevaux nerveux et fringants qui s'élançaient sur le chemin, les menoirs ne résistaient pas toujours. Lui qui était habile à réduire les fractures, il a dû, à quelques reprises, réparer des menoirs cassés, avec de la broche et des pinces qu'il traînait toujours dans sa voiture en cas avaries.



Le docteur Chabot  
avec son automobile  
en 1916

Les conditions devenaient très difficiles au printemps, le soleil de fin mars et début avril faisant dégeler les chemins qui « défonçaient », les rendant à toutes fins utiles impraticables. Alors le Dr Chabot partait à trois ou quatre heures du matin, pour effectuer ses visites au loin, et il revenait avant que les chemins n'aient le temps de dégeler !

C'est avec une certaine nostalgie qu'il a suivi le progrès, et remplacé son boghei par une automobile, devant toujours utiliser une carriole en hiver et plus tard un « Snowmobile » B-12 qu'il louait, car les chemins ne furent entretenus en hiver que beaucoup plus tard. Il fut d'ailleurs parmi les premiers, à Sainte-Claire, à posséder une automobile, avec les Lévi Chabot, bijoutier, et le vicaire Larochelle.

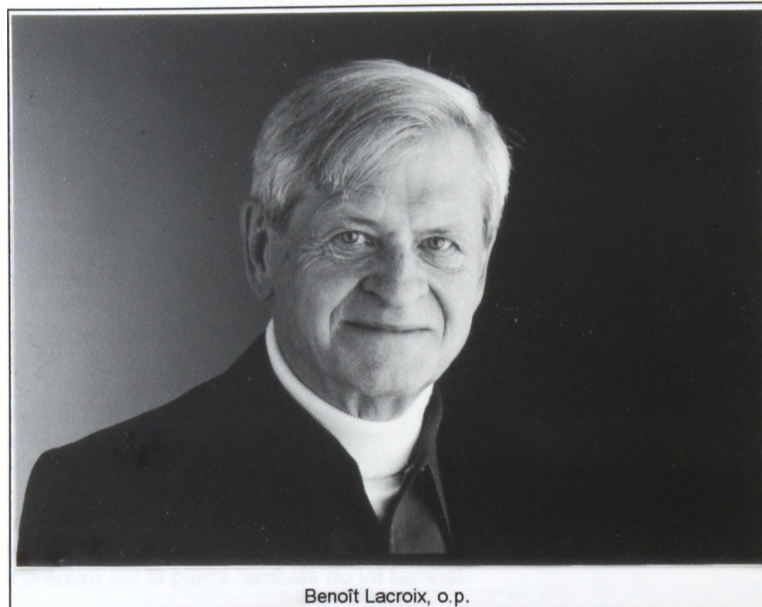


===== Au fil des ans ==

==== Hiver 1999 =====

par Benoît Lacroix, O.P.

Le samedi 2 octobre, à l'université Laval, Benoît Lacroix, dominicain, était présenté à la Société royale du Canada par le folkloriste Luc Lacourcière, directeur des Archives de folklore de l'université. Voici le texte de la réponse du père Lacroix intitulé : La sagesse « paysanne ».



Benoît Lacroix, o.p.

Sans doute, la Société royale du Canada veut-elle honorer ses propres ancêtres, les rois de France et d'Angleterre, quand elle entend assujettir un médiéviste. D'un coup s'explique le parrainage de Luc Lacourcière qui se trouve comme par hasard et selon une certaine opinion publique presque aussi folklorique que je puis l'être quand il étudie comme moi la culture populaire traditionnelle.

Il arrive que le même Luc Lacourcière a un jour émigré de Beauce en Bellechasse où il tient maintenant feu et lieu. Il est devenu, bien qu'à la onzième heure, mon concitoyen et voisin de paroisse. Mais soyons honnête ! Luc Lacourcière est beaucoup plus royal que moi. Il possède à Beaumont biens mobiliers et immobiliers : il paye fidèlement sa dîme et peut-être une redevance seigneuriale. Ce que je ne fais pas. Surtout et c'est important entre gens de Bellechasse, il habite le premier rang de Beaumont tandis que moi, je ne suis que du troisième rang de Saint-Michel.

Ces quelques précisions sont justement dans l'intention d'obtenir de vous le privilège d'entraîner avec moi, ce soir, dans cette Société royale, les paysans du comté de Bellechasse.

Comment des paysans sans diplômes et sans livres peuvent-ils prétendre aux honneurs d'une Société aussi noble que la vôtre ? J'essaierai de vous le résumer.

Une première raison de leur noblesse tient à leurs qualités d'hommes et de femmes. Est-ce la géographie des lieux, est-ce parce qu'ils habitent un pays à la fois beau et difficile - et je pense aux Terres rocheuses d'en haut autant qu'aux plaines des paroisses du littoral - ces paysans sont presque tous des gens racés, forts, travailleurs, courageux, heureux, altruistes, hospitaliers au possible. Leur savoir est modeste et sans grande ambition, mais jamais alié-

F

===== Au fil des ans =====----- Hiver 1999

nant. Ni révoltés, ni résignés, mais sûrs de leur existence, identifiés, ils sont la longue habitude qui fait les peuples, les gens du quotidien, permanents du travail et les vrais hommes du pays selon l'avis d'un vieux sage de Chine :

« Les hommes du peuple sont les racines du pays  
Si les racines sont profondes, le peuple connaîtra la paix. »

Bien entendu, ils ont des défauts, défauts aussi royaux que leurs qualités : entêtés, routiniers, défiants, rigoristes. Ils ont les blasphèmes et la superstition faciles ; ils n'aiment pas les guerres, mais adorent la guérilla des procès ; ils redoutent les beaux parieurs de la ville, mais ils sont prêts à les imiter dans leurs moeurs. De graves problèmes heurtent déjà leur méfiance : adaptation de l'outillage, polyculture, création de secteurs tertiaires, les grandes écoles qui les dépayseraient profondément, leurs enfants qui s'en vont.

Et pourtant, malgré leurs défauts et leurs limites, les paysans de Bellechasse sont à part entière de leurs pays. Ils sont libres, **si libres qu'ils ne songent pas à le devenir**. Ils parient la langue qui est la leur ; ils travaillent la terre qui est la leur, ils mangent ce qu'ils aiment, ce qu'ils récoltent. Ils voyagent peu parce qu'ils sont toujours bien chez eux. Plusieurs ont même des terres à bois d'où ils tirent ce qu'il faut pour bâtir, pour agrandir. Enfin ils n'ont affaire au gouvernement qu'en temps d'élection.

Mais j'allais oublier l'essentiel : leurs enfants sont beaux, leurs jeunes filles savent encore rougir. Ils savent s'aimer sans suivre des cours pour... Ils se connaissent tous. La plupart des jeunes fermiers se marient encore entre eux. Gens du pays, leur pays c'est avant tout et presque exclusivement le rang, la paroisse, le comté. Vivants, ils habitent leur terre. Morts, ils deviendront la poussière de leur village au cimetière-jardin qui témoignera par croix et fleurs de leur espérance. Ils attendent le Paradis à la fin de leurs jours en inscrivant à l'avance leur nom et prénom sur la pierre tombale du lot familial.

Peut-être faudrait-il dire au moins en passant que les paysans de Bellechasse, surtout ceux de Beaumont, de Saint-Vallier, de Saint-Michel, vivent sur des terres chargées d'histoire et de souvenirs. Les habitants du bord de l'eau en ont vu passer des bateaux et des goélettes depuis que Jacques Cartier est entré dans le fleuve Saint-Laurent. Ils en ont à dire, des récits, des contes, des légendes et des chansons. Aujourd'hui encore, leurs presbytères et leurs églises sont remplis d'archives et d'objets d'art traditionnels. Et je comprends que l'âme de Luc Lacourcière soit encore - en 1971 - hantée par la cage de la Corriveau.

Ce n'est pas seulement l'histoire des lieux et les qualités des habitants de Bellechasse qui les rendent honorables et « royaux », c'est qu'ils portent déjà des noms fort rassurants pour nous, noms qu'on prononce encore d'une tonalité toute latine qui nous renvoie au moyen âge. Ils sont déjà de la Société de Rois ceux qui s'appellent à la suite des Capétiens et des Carolingiens, Charles, Henri, Louis, Edouard, Denis, Philippe, Richard, Blanche, Marguerite, sans compter tous les Roy, tous les Beaudoin, tous les Provost, tous les Lamontagne, et tant d'autres descendants de la cour et des seigneurs de jadis.

Une troisième raison, plus sérieuse, de les entraîner avec nous est que les habitants de Bellechasse sont, ce que nous appelons dans les universités, des savants. Non pas des chercheurs, puisqu'ils ont déjà trouvé, mais des savants, de très grands savants ! L'ennuyeux pour

===== 19 =====

: Au fil des ans =====-----Hiver 1999 =

nous est qu'ils savent ce que nous ne savons plus et il nous faut parfois les dire « ignorants » pour mieux nous identifier. Au moment où nous avons déjà perdu la mémoire et l'art de la conversation, eux peuvent se raconter des heures et des heures, sans se lasser, en laissant la télévision en retrait, le prix de leurs achats et ventes, les cultures de leurs champs, la carte des pentes, les altitudes de leurs terres à bois, leurs érablières. Il faut aussi les voir qui observent les jours et les saisons, la pluie, la neige, les vents, le cri des oiseaux, la couleur des montagnes et du fleuve, pour apprendre de science certaine qu'il fera « beau » ou « méchant » demain. Ils connaissent le nord, l'ouest, le sud, l'est. Il leur suffit souvent d'une observation pour que naisse en eux le printemps, l'été, l'automne. Non ce ne sont pas eux qui se révoltent contre leur Dieu. Ils sont trop près de lui et de la nature pour cela. L'étude des religions populaires nous a convaincu qu'il étaient aussi des humanistes. Leur foi en l'éternité de leurs amours comme de leurs ancêtres montrent qu'eux aussi ont le culte de l'homme.

Enfin, ces habitants qui n'ont jamais suivi de dynamique de groupe et qui n'ont pas été psychanalysés savent, à l'occasion d'un malheur, d'un feu, d'une corvée, se créer de vraies collectivités, trouver dans le bonheur d'échanger du temps, du bois et surtout des chevaux, l'absolu de l'amour qui est de donner plutôt que de recevoir.

Dois-je le rappeler, ce sont aussi des créateurs, d'un goût parfois étonnant. Leur artisanat leur outillage traditionnel, leur manière de construire grange et maison et jusqu'à la disposition de leurs champs, tout serait à étudier de près. J'en viens tout de suite à leurs mots. Laissons ceux qu'ils ont reçu du moyen-âge, sans jamais les modifier comme astiner, s'abrier, adamager, appointements et caetera pour retenir leurs créations verbales.

Rien de vulgaire, ni d'indiscret, ni d'arbitraire. Quand un vieux dit que sa mémoire s'enneige, il dit qu'il ne se souvient plus, quand X... dit qu'il s'en va chef-d'oeuvre, c'est qu'il s'en va faire des petits ouvrages journaliers, bardasser, vemailer... Ils n'attendent pas les services d'urbanisme du gouvernement pour nommer leur rang, leur rivière, leur canton. Simplement dans la région où j'ai vécu, il y avait le rang de Maska, le rang Vide-Poche, le rang Brise-Culotte, la Savane, le rang des Grillades, comme il y a toujours plus en haut la montagne du Bonnet, celle du Pain Sec, le Rocher du Diable, le misseau de la Loutre, sans oublier la rivière Crève-Faim la rivière Mouille-Cu, et caetera.

Ne nous étonnons pas de leurs prouesses verbales, ils n'écrivent pas de livres, ils parient. Tout ce qui est discours, procès, sermons, parlements, comme on disait autrefois, les séduit. Encore à 80 ans, mon père pouvait redire par cœur certains discours de Laurier et de Bourassa, en y ajoutant bien sûr de son cru. Tout comme il chantait en latin et sans livres, tout en bousculant les mots et les mélodies, les Vêpres du dimanche, la Messe Royale, la Messe des Anges. Mémoire savante ! Mon frère, à 68 ans, sait par cœur l'histoire interminable de tous les chevaux qu'il a vus, gardés et maquillonnés depuis son enfance. Ses souvenirs n'en finissent plus.

Voilà, en résumé, pourquoi les habitants de Bellechasse sont pour moi et déjà pour vous, je le souhaite, les membres honoris causa de la Société royale du Canada. Personnellement, je remercie encore Dieu d'avoir révélé à tous ces petits et humbles paysans anonymes de la terre québécoise tant de merveilles de la grâce et de la nature. Les habitants de Bellechasse demeurent le lieu théologique par excellence de ma vie religieuse et sacerdotale. Je les en remercie ce soir sans qu'ils le sachent, comme je vous remercie de le savoir en leur nom.

===== 20 =====

: Au fil des ans ==

=== Hiver 1999 =



### **Le Mardi gras, c'était la fête**

Par Roger Patry

**L**e mardi gras avait lieu la grande virée avant les quarante jours de jeûne du carême. Les jeunes, les ados, aussi des plus vieux, se faisaient presque un devoir de participer en se costumant. Même les femmes étaient de la fête. Elles revêtaient des costumes masculins, fumaient la pipe, enfilait même des pantalons, chose mal vue en d'autres temps. Peu d'enfants se costumaient. C'était le lot des adolescents et de quelques adultes.

Le lundi gras, les gens s'étaient préparés pour souligner cet événement. Presque tout le monde pensait à se déguiser. Fête hivernale, le Mardi Gras voyait ces fêtards se lancer à travers la campagne, soit à pied, soit en voiture. Quelques personnes portaient à neuf heures pour faire la tournée des maisons, déguisées à l'emporte pièce, linge tourné à l'envers, figure maquillée avec du charbon, vieux chapeaux, vieilles jupes, etc.

L'après-midi, debout dans une voiture, une dizaine de fêtards déambulaient en chantant : quelques-uns avec leur violon, d'autres avec leur musique à bouche, sans oublier la petite bouteille de caribou. Quelques femmes, déguisées elles aussi, faisaient partie du groupe. On visitait la parenté, les amis qui cherchaient à trouver qui se cachait derrière les masques. Certains, mieux déguisés que les autres, étaient plus durs à reconnaître, surtout s'ils avaient une silhouette hors de l'ordinaire, tel ce jeune homme qui s'était patenté des échasses de plus de 40 centimètres. Impossible pour qui que ce soit de découvrir qui était ce géant.

La soirée était ni plus ni moins dévolue aux jeunes - aux garçons - . Par groupes, ils prenaient place dans une carriole, une berline, un bobsleigh et parcouraient la campagne. Les endroits privilégiés étaient ceux où se trouvaient des jeunes filles. Dissimulés derrière leur déguisement, ces jeunes pouvaient se permettre de taquiner, leur timidité naturelle s'envolait.

Finalement, l'heure avançant, tous revenaient à la maison. « A minuit, ça coupait carré », me disait oncle Albert.

===== Au fil des ans ===

== Hiver 1999 =

Par Charies-Henri Bélanger

**D**'où pouvait bien venir cette coutume de s'offrir un minicarnaval, une sorte d'Halloween, au beau milieu des quarante jours que durait le carême ? Étonnant, n'est-ce pas ? chez une population aussi catholique pratiquante que la nôtre.

Je ne me souviens pas que nos curés s'y soient opposés. Il y avait pourtant eu le temps du carnaval, entre les fêtes et le mercredi des cendres, temps au cours duquel chacun à son tour avait offert sa veillée. On s'était beaucoup visité, beaucoup diverti. Il y avait eu aussi le mardi Gras, dernier jour avant le début du carême. Plusieurs en avaient profité pour se costumer ce jour-là.

Ces gens habitués à fraterniser dans la joie, c'était peut-être beaucoup leur demander que de passer quarante jours sans fêter un peu. Les curés comprenaient sans doute cela et se montraient tolérants.

Nous, les enfants, on aimait bien ça. À une lucarne d'en avant, on allait, dans l'obscurité, les regarder arriver, les mi-carêmes. On les entendait sonner ou frapper tout en criant en déformant leur voix ; « Laissez-vous entrer des mi-carêmes ? » Je ne me souviens pas que mes parents aient refusé. Mais si, une fois. C'était l'heure du chapelet en famille. Ma mère, qui était tout aussi pieuse que sociable, leur avait répondu : « Laissez-nous finir, vous entrerez ensuite. » Faisait-il très froid ? la cinquième dizaine était-elle entamée ? Il s'en trouve un qui n'est plus très jeune, qui était du groupe et qui aime bien relever l'anecdote.

On allait alors les regarder à travers les barreaux du haut de la rampe d'escalier. Il arrivait que l'un d'entre eux, pour faire le drôle, s'élançât dans le bas de l'escalier, faisant mine de courir après nous. Nous détalions alors comme des lièvres dans l'obscurité des chambres, pour être de retour dès que notre poursuivant avait rebroussé chemin. On trouvait ça beau de les voir, ces mi-carêmes. Leur complet bleu marine galonné de blanc ; leur masque moulé dans de la moustiquaire très fine, peint ensuite et doublé de tissu blanc, pour qu'on ne reconnaisse pas leur visage ; leur haut casque formé d'une structure en carton recouverte de tissu coloré, les faisaient ressembler à des soldats d'opérette. Le devant de leur haut casque était souvent enrichi de la photo d'un beau visage de fille. D'une blonde ? d'une actrice ?...

Le gang était normalement formé de six ou de sept de ces garçons parmi lesquels s'en trouvait un qui faisait office de musicien. Celui-ci savait créer de l'ambiance avec son harmonica ou son accordéon.

En théorie, ces jeunes gens visitaient toutes les maisons. En pratique, les familles de filles avaient plus de chance de recevoir leur visite. Certains de ces garçons étaient timides, jamais



1ere rangée :Maurice Brochu, Roland Boucher,  
françois Morency, Gérard Biais  
2e rangée ; Lucien Morency, Jean Pelletier,  
Lionel Brochu.

: Au fil des ans =====Hiver 1999

En théorie, ces jeunes gens visitaient toutes les maisons. En pratique, les familles de filles avaient plus de chance de recevoir leur visite. Certains de ces garçons étaient timides, jamais ils n'auraient osé aller seul chez la jeune fille qui les faisait un peu rêver beaucoup. De même, en groupe, à l'occasion de la mi-carême, avec en plus le masque, identique pour tous, c'était tellement plus facile.

En théorie encore, on disait ne pas vouloir être reconnu. Mais le jeudi et le vendredi, dans les élégants costumes qui mettaient en valeur les silhouettes, c'était pratiquement impossible de ne pas être reconnu. Les gens se connaissaient tellement, ils se rencontraient à l'église, au magasin général, chez le forgeron, au moulin à farine, au moulin à scie, à la station où ils passaient des heures à échanger. On connaissait les démarches, les expressions, les gestes, les réparties. Même si on essayait de déformer sa voix, il était bien difficile de ne pas être reconnu.

Avant de se présenter à la forge, au moulin à farine, au moulin à scie, on ne prenait pas de rendez-vous. A son arrivée à la boutique de forge d'Ernest Corriveau, au moulin à farine d'Émile Blouin, au moulin à scie de Jos Fontaine, on pouvait se retrouver avec plusieurs clients, et même avec toute une filée de voitures devant soi, sans que cela énerve.

Dans un tel « achalandage », si monsieur Jos Fontaine jugeait que la grande scie ronde de son convoyeur manquait de mordant, il arrêtait tout, prenait sa lime, rafraîchissait une à une chacune des dents tout en bavardant de choses et d'autres avec ceux qui le regardaient faire. On n'avait qu'à attendre son tour et ce temps d'attente, on le passait à se raconter. Pas étonnant que les conteurs aient été si nombreux parmi nos ancêtres.

Cette connaissance des gens ne se limitait pas à sa propre paroisse. Par exemple, si Saint-Vallier avait la gare des chemins de fer qui desservait aussi les gens de Saint-Raphael; Saint-Raphael avait les puissants moulins Laflamme et Bernard qui, animés par le courant de la rivière du Sud, pouvaient dépanner les cultivateurs de Saint-Vallier douze mois par année.

Avant l'arrivée de la télévision, dans cette société plutôt fermée, les gens observaient beaucoup les moindres détails. On m'a souvent dit que le plus à redouter était le grand-père qui se berçait silencieusement au bout du poêle en fumant sa pipe. « Celui-là, y s'ra-ti pas un gars de Joseph Roy ?... l'autre, y s'ra-ti pas un Blouin, un gars d'Hubert Blouin ?... l'autre encore s'ra-ti pas un Lecompte, un gars à Phydime Lecompte ? Etc. ...Etc. »

Non seulement, ils se connaissaient beaucoup, mais ils connaissaient même les attelages, les chevaux de tous. Quand ça devenait trop compliqué, il suffisait parfois que le père ou le grand-père aille jeter un coup d'œil dehors pour découvrir la clef de l'énigme en identifiant le cheval qui les avait amenés. Les chevaux des cultivateurs passaient l'hiver sur les routes. Le dimanche, les plus élégants, les plus reluisants attelés aux sieghs ou aux carrioles les mieux dessinées : en semaine, les plus massifs, les plus robustes attelés à des berlines, des « doubles-sieghs » lourdement chargées.

Le samedi, pour les enfants, était beaucoup moins intéressant parce que moins spectaculaire. C'était le soir des guenilloux. Ceux-ci s'affublaient des accoutrements les plus invraisemblables. Ils se faisaient un point de gloire de ne pas être reconnus par des amis, des parents ou des voisins qu'ils côtoyaient régulièrement.

L'ouverture des routes à la circulation automobile sonna la fin de cette récréation hivernale. Avec l'auto, les mi-carêmes pouvaient venir d'où on ne sait où. La mi-carême devenait impossible à pratiquer, elle comportait trop de risques.

Au fil des ans

### ***Le traité de Webster-Ashburton***

Le jour où une partie du comté de Bellechasse faillit se retrouver outre-frontière

#### ***Situation géographique***

Texte proposé par André Beaudoin  
Source : Sainte-Justine 1862-1987

La municipalité de Sainte-Justine se situe à environ 100 kilomètres de Lévis, à l'extrémité sud-est de l'ancien comté de Dorchester. Seule la municipalité de Saint-Cyprien la sépare de la frontière américaine et de l'État du Maine.

Située dans le plateau appalachien, elle possède un relief composé de buttes et de collines aux pentes modérées.

Son village s'échelonne sur les deux versants de la plus élevée de ces collines qui culmine à environ 1 525 pieds (465 mètres) au-dessus du niveau de la mer.

La ligne de partage des eaux coupe le village en deux parties. Toutes les eaux drainées par la rivière Famine coulent vers Saint-Georges de Beauce, empruntent la rivière Chaudière et se dirigent vers le fleuve Saint-Laurent. Les eaux drainées par la rivière Daaquam coulent au contraire en direction nord-est vers la rivière Saint-Jean qui se déverse dans l'Atlantique.

Le sol est peu propice à la culture car il est trop pierreux. Il faut presque partout effectuer des travaux d'épierrement considérables pour arriver à le cultiver.

Suite aux récents redécoupages des cartes électorales, Sainte-Justine fait maintenant partie de la circonscription électorale de Bellechasse aux paliers fédéral et provincial.

Depuis la création des municipalités régionales de comté, elle fait partie de celle des Etchemins.

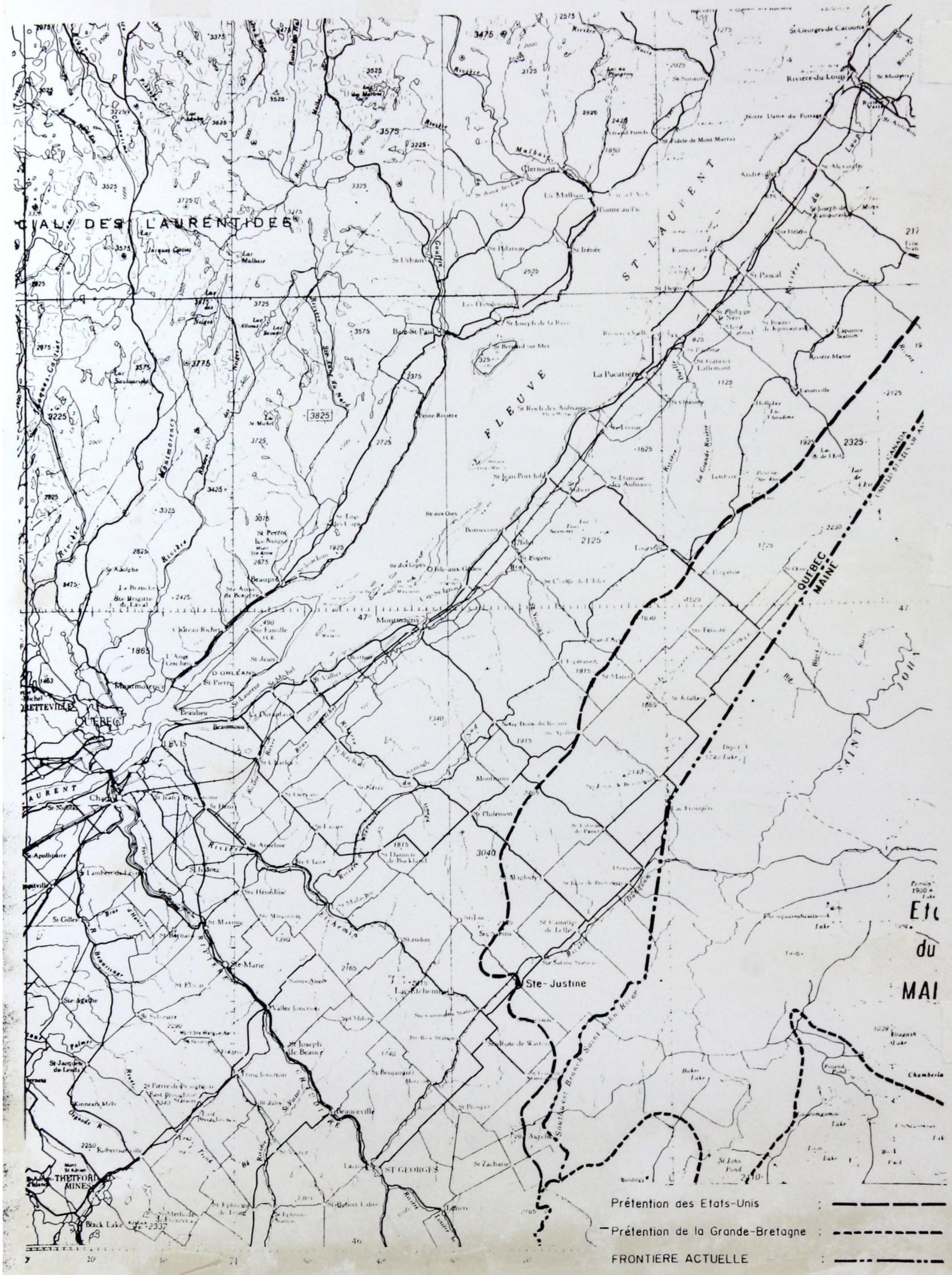
#### ***Délimitation de la frontière internationale***

Le territoire actuellement occupé par Sainte-Justine ne pouvait être mis en valeur avant 1842. Jusqu'à cette date, il existait un litige sur la délimitation de la frontière internationale entre les États-Unis d'Amérique et l'Angleterre ; celle-ci exerçait alors sa souveraineté sur le territoire canadien.

La frontière avait été mal définie lors des Traités de Paris (1763) et de Versailles (1783). La prétention des États-Unis s'étendait jusqu'à la « ligne des Hautes Terres »(1), donc la ligne de partage des eaux entre le Saint Laurent et la Saint-Jean. Cette ligne couperait aujourd'hui le village de Sainte-Justine en deux si cette prétention avait été retenue.

Les deux pays intéressés signèrent en 1827 une convention où ils s'entendaient sur certains points qui devaient être soumis à un arbitre.

Le 10 janvier 1831, le roi William des Pays-Bas, qui avait été nommé par les deux parties, émit une opinion qui ne fut pas acceptée par les Américains.



#r.

i-v

Etc  
du  
MAI

Prétention des Etats-Unis : - - - - -  
 Prétention de la Grande-Bretagne : - . - . -  
 FRONTIERE ACTUELLE : ————



===== Au fil des ans =====----- Hiver 1999

Après quelques incidents de frontière et l'échange de notes officielles entre les deux pays, un événement important vint précipiter les choses. Le 12 février 1839(2), des hommes du Nouveau-Brunswick cernèrent un groupe de 500 civils du Maine, à l'embouchure de la rivière Petite Madawaska. Ils se saisirent de trois Américains qu'ils emmenèrent prisonniers à Fredericton. Il s'ensuivit des mouvements de troupes de chaque côté de la frontière. Le calme fut rétabli, mais une solution devenait urgente.

En 1841, Daniel Webster, nouveau secrétaire d'État des États-Unis, proposa au gouvernement anglais de régler cette question de frontière par des négociations directes. Les conversations s'ouvrirent à Washington en avril 1842 ; elles se terminèrent par un accord qui fut l'objet d'un traité signé dans cette ville le 9 août 1842. Les signataires étaient Daniel Webster lui-même et Lord Alexander Baring, ministre plénipotentiaire de sa Majesté la Reine du Royaume-Uni.

Les États du Maine et du Massachussets approuvèrent ce traité, bien qu'il donnât aux États-Unis près de 1 000 milles carrés de moins que l'arbitrage du roi des Pays-Bas rejeté quelques années auparavant ! Le Maine reçut des États-Unis une somme de 150 000 \$ dollars en compensation des territoires cédés au Canada en bordure de la rivière Saint-Jean.

Webster et Ashburton, pour des raisons différentes, furent critiqués sévèrement pour avoir sacrifié sans raison les intérêts de leurs pays respectifs. Dans certains milieux anglais et canadiens, le traité fut qualifié de « Capitulation d'Ashburton »(3) parce que l'accord donnait aux États-Unis les sept douzième du territoire contesté. Par contre, le Canada gardait en sa possession la crête des hautes terres de la vallée du Saint-Laurent qui a une grande valeur stratégique.

Pour la section de la frontière qui nous intéresse, soit celle qui longe la municipalité actuelle de Saint-Cyprien, l'accord déterminait que la limite soit établie au centre de la rivière Saint-Jean (article 1).

L'article 3 du traité énonce que pour encourager l'industrie et tous autres intérêts des habitants qui sont bornés par la rivière Saint-Jean en tant que frontière internationale, la navigation sera ouverte et libre pour les deux parties signataires et ne pourra être obstruée par quiconque.

1. Report-International Boundary Commission, Département of the interior, Washington, 1924, p. 287.
2. Thomson Don W. L'homme et les méridiens, ministère des Mines et des Relevés techniques. Vol. 1, Ottawa 1966, p. 262.
3. Ibidem.

### **Joyeuses Pâques**

#### **Saint-Charles de Bellechasse fête en 1999, ses 250 ans.**

Le 24 juin prochain, à la Saint-Jean, une histoire de Saint-Charles sera mise en vente.

===== Au fil des ans =====

== Hiver 1999 :

### **Bellechasse tiré de l'oubli**

Aline Bemier-Asselin

#### **Le moulin de Vincennes détruit par le feu**

L'Action Catholique, le vendredi, 18 février 1949, page 2.



L'historique moulin de Vincennes, à Beaumont, a été ce matin la proie des flammes. L'édifice datait de 1739. Il n'en reste plus que des ruines. Tout a été consumé.  
Le moulin, transformé en musée, renfermait de très grandes richesses.

#### **L'édifice datait de 1739 . Une perte complète**

**L**e moulin de Vincennes, à Beaumont, construit en 1739, a été entièrement la proie des flammes, ce matin. Il n'en reste plus que deux cheminées. Cet édifice, propriété du gouvernement provincial, avait été transformé en musée, il y a quelques années. Des milliers de visiteurs s'y arrêtaient pour admirer des richesses historiques inestimables, dont on n'a rien sauvé.

L'incendie a débuté vers 9 h 30, ce matin. En peu de temps, les flammes ont fait de rapides progrès dans cette structure élevée, construite entièrement de bois. Les pompiers volontaires ont répondu à l'appel du conservateur, monsieur Paul Lavoie, et des deux gardiens. Mais ils se sont vite aperçus que le manque d'eau et l'équipement sommaire dont ils disposaient ne pouvait avoir raison de la marche de l'incendie.

On a alors fait appel à la brigade des incendies de Lauzon. Une pompe de cette municipalité et quatre pompiers, dirigés par le chef Jos.-E. Poisson, arrivaient sur les lieux peu après 10 h 30. Une centaine de personnes se tenaient prêtes à sauver quelques-uns des parchemins et des meubles antiques que renfermait le Moulin. Les pompiers

===== Au fil des ans

Hiver 1999

volontaires utilisaient des bombonnes de tétrachlorure de carbone pour arrêter l'élément destructeur, mais on s'aperçut vite qu'il serait impossible de pénétrer dans l'édifice dont les entrées étaient bloquées par une épaisse fumée.

La brigade des incendies de Lauzon a utilisé des extincteurs chimiques et quand ses efforts devinrent inutiles, les pompiers se sont occupés à protéger un garage situé à une certaine distance, mais que les tisons menaçaient d'enflammer.

Personne n'a été blessé au cours de ce spectaculaire incendie qui représente pour tous les Québécois une perte irremplaçable

Il est trop tôt pour estimer la valeur des dommages qui atteindront sûrement plusieurs dizaines de milliers de dollars ; on est d'avis qu'un tison qui se serait échappé d'un poêle à deux ponts pour enflammer des papiers, a pu causer cet incendie.

Le moulin de Vincennes a été souvent le rendez-vous des photographes d'art et des cinéastes, qui y trouvaient des sujets fort captivants. Il était très connu des touristes ; nos lecteurs trouveront dans les notes historiques que nous avons recueillies, des renseignements qui leur permettront de garder un fidèle souvenir de cette relique historique.

#### **Construit en 1739**

Le moulin datait de 1739, alors que Marguerite Forestier, veuve de Jean-Baptiste Bissot de Vincennes, demeurant à Montréal, permit à Claude-Joseph Leroy, cultivateur et capitaine de milice de la côte de Beaumont, de construire un moulin banal. Le fief avait été concédé par Talon, en 1672, à François Bissot de La Rivière, en faveur de ses fils Jean-Baptiste et Charles-François. A la mort de Charles-François, Jean-Baptiste Bissot de la Rivière en devint l'unique propriétaire. Il n'habita pas Beaumont et sa carrière s'écoula dans l'Ouest où il fonda Indianapolis ; il mourut en 1719.

Marguerite Forestier mourut le 27 septembre 1748. Un an plus tard. LeRoy, menuisier depuis 16 ans, devenait seigneur de Vincennes ; de son premier mariage naquirent trois filles, dont Marie et Charlotte, épouse de Jean Corpron et Pierre Revol, complices de l'infâme Bigot. On sait la tyrannie qu'exerça le dernier intendant de la Nouvelle-France en achetant à vil prix les grains pour les revendre au Roi avec un profit usuraire. Ces grains étaient emmagasinés dans les entrepôts de la compagnie que le peuple avait baptisée la Friponne. Les ruines de l'un de ces entrepôts se voient encore sur la grève de Vincennes. Cet entrepôt avait d'abord servi à LeRoy pour son commerce avec les indigènes du littoral du Labrador.

Narcisse-Constantin Faucher, avocat, père de l'écrivain Narcisse Faucher, de St-Maurice, fut le dernier seigneur du fief de Vincennes. En 1920, M. Lorenzo Auger, architecte, fit l'acquisition du moulin. Il le restaura avec infiniment de goût et le transforma en un musée très précieux au point de vue de la petite histoire. Plus tard, en 1935, fut fondée la Société de Conservation du Moulin de Vincennes, composée d'intellectuels prenant un intérêt spécial aux choses de notre histoire. Feu Horatio Walker, l'illustre peintre canadien, dont l'oeuvre immortalisa la vie paysanne de la province de Québec, fut le premier président de cette société.

Au fil des ans

Hiver 1999 =====

La façade du moulin, quoique présentant seulement deux étages, en comprenait 9 en réalité. Le moulin contenait l'habitation du meunier et également un fournil. Il renfermait une quantité innombrable de meubles et d'ustensiles anciens, de vieux volumes, de même qu'une quantité considérable d'articles divers appartenant à une autre époque.

Le moulin-musée de Vincennes avait un intérêt considérable parce qu'il groupait, en plus de la machinerie du moulin proprement dit, un ameublement ancien et de nombreuses reliques historiques. Il attirait également beaucoup de touristes.

Il y a quelques années, la province de Québec s'en était portée acquéreur et l'avait transformé en musée.

### ***Atterrissage forcé à St-Michel***

Au cours de la tempête de la veille du jour de l'an, l'avion « Cessna », de monsieur Louis-Donat Lauzier, 28 ans, 42, rue Ste-Famille, Québec, s'est écrasé sur un petit hangar quand le pilote, monsieur Lauzier, qui était seul dans l'appareil, fit un atterrissage forcé. Il s'est tiré de sa fâcheuse position avec seulement quelques égratignures ; l'appareil évalué à 4, 000 \$ environ a été mis hors d'usage.

Monsieur Lauzier revenait à Québec d'un voyage d'affaires à Rimouski quand la bourrasque et un fort vent contraire l'ont obligé à se poser sur la ferme de monsieur Paul-Aimé Pouliot, à Saint-Michel. À moins d'un mille du village, un coup de vent rendit l'avion incontrôlable au moment de l'atterrissage et l'appareil à deux places a été pratiquement démolé en allant donner contre une petite cabane. Monsieur Lauzier, un ancien capitaine parachutiste de l'Armée canadienne, a pu atteindre le village de Saint-Michel, d'où il a pris le train pour Lévis et, c'est en taxi, vu l'absence de traversiers, immobilisés par la tempête, qu'il se rendit chez lui.

### ***Le temps de la glace.***

Source principale: Gaston Mercier  
Rédigé par Charles-Henri Bélanger

On avait commencé à expédier aux laiteries de Québec du lait nature qui devait être conforme à bien des normes. Celles entre autres concernant la température. A son arrivée à la laiterie, même aux jours de canicule, ce lait ne devait pas se situer au-dessus de tel degré.

Mais, dans le temps, les cultivateurs de Bellechasse ne disposaient pas de systèmes de réfrigération automatisés. Il leur fallait, au cours du mois de mars, accumuler une provision de glace. Et cette glace, la plupart des producteurs laitiers du bas du comté la prenaient à même le fleuve. Au moyen de longues sdes, ils taillaient dans la banquise des cubes d'environ trois pieds de côté qu'ils chargeaient sur des « double sleighs ». sieighs doubles.

Dans une remise souvent construite à cette seule fin, on empilait les blocs de glace. Un lit de bran de scie au fond de la remise ; du bran de scie tout autour de la pile, le long des murs ; du bran de scie au sommet de la pile. Entre les blocs, on insérait de la neige. Tout le temps que durait la température douce, on pouvait, grâce à cette réserve de glace, livrer aux laiteries Laval, Frontenac, Borden ou autres, le lait frais, savoureux, vivifiant de Bellechasse.

===== Au fil des ans ===== Hiver 1999-----

**Bref coup d'œil sur les revues :**

Paf Fernand Breton

LA SEIGNEURIE DE LAUZON : Société d'histoire régionale de Lévis,

no 69, printemps 1998.

Jean-Thomas Nadeau, défenseur de notre patrimoine architectural.

Alphonse Desjardins et les sociétés mutuelles de Lévis (suite).

NOS SOURCES : Société de généalogie de Lanaudière, Vol. 18, no 2, juin 1998.

Les Gareau en Amérique.

La famille Leblanc.

Les lieutenants-gouverneurs de la province de Québec.

La famille Caries, dit Lalancette.

L'ESTUAIRE GÉNÉALOGIQUE : Société généalogie de l'Est du Québec,

no 66, été 1998.

Bernard Massé, meunier au moulin du Petit-Sault.

Les Hudon de Saint-Denis.

Une famille Beaupré du Bas-Saint-Laurent.

L'ENTRAIDE GÉNÉALOGIQUE ; Société de généalogie des Cantons de L'Est Inc.

Vol. 21, n o 3 , été 1998.

L'histoire est un mot féminin... comme la généalogie : par Micheline Dumont.

Le piquage des meules du moulin Légaré.

MÉMOIRES : Société généalogique canadienne-française. Vol. 49, no 2, été 1998.

Les Lemoine : la plus illustre famille du Québec.

Louis-Aubert de La Chesnaye (1690-1745).

La famille canadienne du bienheureux André Grasset de Saint-Sauveur.

HISTOIRE ; Bulletin de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

Vol 3, no 2, janvier 1998. et Vol 4, no 2, juin 1998.

**( La contribution des notaires dans la société québécoise )**

Jean-Joseph Girouard, notaire et patriote.

Félix-Gabriel Marchand, notaire, premier ministre et auteur.

Alphonse Desjardins et les notaires.

Vol. 4, no 2, juin 1998. La Côte-du-Sud :

Chartes Painchaud, curé fondateur du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière.

Aboiteaux et granges octogonales.

Cent ans de vie politique dans Kamouraska.

L'église de Saint-Jean-Port-Joli.

Hommes et lieux de mémoire (vieilles choses, vieilles gens).

Note : Ces revues sont disponibles pour consultation à la bibliothèque de Beaumont.